NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

62 N° 3 1935

Trois étapes du catholicisme en Estonie

Ch. BOURGEOIS

p. 278 - 287

https://www.nrt.be/it/articoli/trois-etapes-du-catholicisme-en-estonie-3496

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

TROIS ÉTAPES DU CATHOLICISME EN ESTONIE

Ayant eu l'occasion de consulter un membre du synode de l'Église orthodoxe d'Estonie, j'ai reçu cette réponse : « Nous n'avons garde d'ignorer tout ce que nous devons au catholicisme : nous n'avons pas oublié que c'est un moine catholique, Meinhardt, qui commença l'évangélisation de notre pays resté 300 ans catholique ; nous savons tout ce que les jésuites firent, à la fin du XVI^e siècle, pour l'instruction de notre jeunesse, et que ces influences d'antan nous ont, les premières, mis en contact avec la civilisation d'Occident. »

I. La *première étape* du catholicisme en Estonie fut une conquête rapide. Quoiqu'une vue superficielle de l'état actuel des religions chrétiennes en Estonie puisse en faire douter, ce pays fut entièrement catholique, depuis le milieu du XIII^e siècle jusque vers 1540. Ces trois siècles de catholicisme, vécus sous le signe des Chevaliers de l'ordre teutonique et des puissants évêques de Riga, ont laissé peu de souvenirs dans la mémoire consciente du peuple. Il en reste cependant, de-ci de-là, quelques vestiges : anciens monuments, comme ce château de Kuresaare, dans l'île de Saaremaa, où l'on montre encore la chapelle épiscopale, qui d'ailleurs sert maintenant encore au culte catholique, une ou deux fois par an, et la salle du chapitre. Dans ce robuste château, fort bien conservé, qui date du XIII^e siècle, on voit aussi les divers appartements de l'évêque, et notamment sa chambre à coucher, où, soit conformément à la vérité historique, soit peut-être suivant l'imagination des conservateurs luthériens du château qui ont voulu accentuer la sombre épouvante de ces temps anciens, un grand trou noir, percé dans le mur, est censé représenter la place où ces terribles évêques dormaient.

Restent encore beaucoup d'anciennes églises catholiques, ou en ruines, comme cette magnifique cathédrale de Tartu (Dorpat), sur une colline dominant la ville universitaire, ou désaffectées, comme celle de Viljandi, datant du XV^e siècle, de Paistu, dont on célébrait en juin dernier le septième centenaire, celle de Kaarma, dans l'île de Saaremaa, où l'on montre encore, sous la chaire, une grossière

statue de saint Pierre : tous ces édifices sont maintenant des temples luthériens. A Narva, l'église principale des orthodoxes russes est l'ancienne église franciscaine, désaffectée au début du XVIII^e^ siècle par ordre de Pierre le Grand. On y garde encore un grand crucifix latin, en relief, avec l'inscription INRI ; sur le fronton de l'église sont gravés des ossements et une tête de mort, œuvre des franciscains de jadis. A côté de l'église, l'ancien monastère, devenu hôtel Peterburg : un souterrain part de ce monastère ancien et rejoint une autre maison de la ville qui dépendait du monastère ; cette dernière maison a été rachetée au siècle dernier par les catholiques de Narva, qui y organisèrent pendant quelque temps le culte catholique dans une des pièces du second étage. C'est en cette maison que, en 1933, s'est installée l'œuvre de la mission orientale en Estonie.

Un grand nombre de villages ont gardé des noms, témoins du passé catholique : par exemple, Maaria Magdalena, Jakobi, Mihkli (saint Michel), Madise (saint Matthieu), Suure Jaani, Kolge Jaani, Järva Jaani, Peetri, Anna, Kadrina (sainte Catherine), Nigula (saint Nicolas), Väike Maaria, Simuna... Le peuple célèbre encore le Mardi päev (jour de la Saint-Martin), le Küünlapäev ou la Chandeleur, le Kadripäev (jour de sainte Catherine), antiques célébrations, qui aujourd'hui ne donnent plus lieu qu'à des mascarades de villages.

Ce catholicisme estonien, dont les vestiges inertes sont si nombreux, ne fait mention d'aucun saint, soit initiateur du christianisme en ce pays, soit martyr, ou tout au moins d'aucun homme de sainte réputation dont on aurait conservé quelque mémoire à travers les siècles : ce fut peut-être son malheur. Le christianisme fut introduit à la manière forte, et ne sut pas suffisamment s'insérer d'une manière durable et profonde dans l'âme populaire. Il fut balayé en dix ans par la tourmente luthérienne.

Des marchands, en commerce avec l'Allemagne, de petits artisans se firent les apôtres du protestantisme qui venait de naître, et le peuple accepta la religion nouvelle sans que l'histoire fasse mention d'une résistance quelconque. Méthodes de conversion un peu simplistes, détention des terres par les Chevaliers, nouveaux venus dans le pays, et par les évêques, état misérable des paysans estoniens, inexistence d'une vie sérieusement chrétienne au cœur des masses, toutes ces causes préparèrent les voies à l'établissement

de la nouvelle religion qui envahissait au même moment tous les pays de l'Europe du Nord. Précisément à cette époque, et surtout vers la fin du XVI^e siècle, les Suédois deviennent maîtres du nord du pays, de l'Estonie proprement dite, après en avoir chassé les chevaliers, dont la situation était déjà minée par la révolution religieuse.

II. Il en allait autrement dans l'Estonie du sud, ou Livonie. En 1580, les Polonais, avec Stéfan Bathory, en deviennent les maîtres; avec eux, ce fut, pour une cinquantaine d'années, la restauration catholique, *seconde étape* du catholicisme en Estonie.

Il est vrai que, trop courte, cette restauration ne put empêcher le cours des choses, et quand les Suédois de Gustave-Adolphe, en 1620, conquirent tout le pays, le passé catholique sombra encore une fois dans l'oubli.

Cependant, cette époque, que les pasteurs luthériens, uniques rédacteurs de l'histoire estonienne jusqu'en ces derniers temps, s'étaient plu à noircir, commence à être réhabilitée, par les Estoniens eux-mêmes. Je citais une phrase d'un Estonien orthodoxe, au début de cet article. A côté de lui, des écrivains, des professeurs à l'Université de Tartu, étudient volontiers cette époque. C'est par exemple M. Treumuth, archiviste à la bibliothèque de l'Université de Tartu, consacrant un long article dans le recueil Poola (Pologne), récemment paru, à la restauration catholique. Il y étudie avec soin les œuvres des jésuites, leur caractère éducateur, soulignant le « cosmopolitisme » de la religion catholique, qui, même sous l'influence polonaise, ne perdait rien de son allure nettement universaliste de culture sainement humaine, ni partiale, ni chauvine : « On a violemment accusé le catholicisme d'avoir été un instrument de polonisation; il aurait fallu ici distinguer. Il est vrai que le catholicisme trouva en une certaine mesure un appui dans la polonisation, et réciproquement; entre eux, par suite d'une commune direction, de traditions communes, un lien vivant devait fatalement s'établir. Mais le catholicisme, de soi, n'exerça aucune coercition, il était par lui-même indépendant de la polonisation; et dans la polonisation même, il ne faudrait pas voir une polonisation du peuple et de la culture estonienne, mais seulement une adaptation des institutions et de l'administration au système du régime polonais. Le squelette devait être un, mais la musculature pouvait

être variée. Si l'on compare à la russification des pays baltes qui devait se produire plus tard, on constate une différence essentielle : alors que la Russie chercha à la fois à réaliser l'unité dans les institutions, la culture et la nation, la Pologne ne s'intéressa qu'à l'unité des institutions; nul n'aurait pensé à identifier culture catholique et culture polonaise. Et si, dans une certaine mesure, une certaine unité culturelle se produisit, on ne saurait en rendre responsable le gouvernement polonais : la culture et l'Église, ces deux notions étaient alors inséparables.

« En Pologne et dans ses provinces, l'agent officiel de la culture était l'Église catholique, au sein de laquelle l'Ordre des jésuites agissait avec une rare puissance en matière d'enseignement; mais l'activité de cet Ordre n'eut jamais pour effet la dénationalisation, ici la polonisation, car ce qui les intéressait en premier lieu, c'était la culture elle-même, internationale, universelle comme l'Église catholique. D'ailleurs ces nombreux groupements de jésuites qui travaillaient en Livonie venaient soit du pays lui-même, soit de la Scandinavie, de la Finlande et de nombreux pays de l'Europe... » (1). Et M. Treumuth fait remarquer plus loin que parmi ces jésuites, appelés pourtant par Stefan Bathory, le pourcentage des Polonais était faible, et qu'ils se firent tous un devoir de promouvoir ce qu'on pouvait appeler alors le patriotisme estonien.

C'est encore un professeur de l'université de Tartu, M. Treiberg, qui vient d'éditer une vie de saint Ignace de Loyola, objective, puisée à des sources sérieuses, et qui fait contraste avec les diatribes de tout genre auxquelles les pasteurs avaient accoutumé le public estonien. Fait nouveau, mais qui n'est que justice rendue.

La rénovation catholique fut bien accueillie des paysans en plusieurs endroits; on en a maintenant des témoignages certains ; le peuple aimait à entendre les sermons des missionnaires à la cathédrale, et certain jour, pour les détourner de venir au sermon dans une des églises de Tartu, on vit un pasteur se tenir à la porte de cette église, un bâton à la main, menaçant de rouer de coups tous ceux qui voulaient y pénétrer.

Suivant la tradition, on jouait souvent des drames au collège des jésuites; la jeunesse en raffolait. C'est un jésuite, le P. Buzaeus, hollandais, qui publia un catéchisme en langue estonienne, en 1585,

(1) Recueil Poola : Treumuth. Jooni poola ajast Eestis. Tartu, 1932.

un des premiers monuments de la langue, malheureusement perdu, et qui doit se trouver enfoui, dit-on, au fond de quelque bibliothèque de Hollande ou d'Anvers. Un autre livre du même auteur portait le nom de *Institutiones Esthonicae* (1622).

Quels contrastes forment ces quelques souvenirs avec la germanisation aiguë que, de concert avec les seigneurs baltes, les pasteurs poursuivirent pendant de longs siècles!

Mais Gustave-Adolphe, vainqueur, anéantit ce court renouveau; il établit définitivement le luthéranisme en ce pays, et lui donna une base intellectuelle sérieuse en fondant l'université de Tartu (1632), qui fut longtemps comme une forteresse du luthéranisme en pays baltes.

Et le catholicisme resta la religion des seuls polonais disséminés dans le pays. Plus d'Estoniens catholiques, et naturellement, suivant l'esprit strictement nationaliste en matière de religion qui avait cours en ces pays, on ne dit pas : « la religion luthérienne », mais couramment : « la religion estonienne », ce qui veut dire qu'un Estonien naît luthérien comme un Russe naît orthodoxe.

III. Actuellement, le nombre des catholiques en Estonie varie de 2 à 3.000. En face des 800.000 luthériens, des 200.000 orthodoxes, et de tous ceux qui sont affiliés aux sectes, baptistes, méthodistes, évangélistes, adventistes,... le chiffre des catholiques est faible. Sauf à Tallinn et à Tartu, où la paroisse est très vivante et l'église remplie, ils ne sont qu'un troupeau dispersé, que dix prêtres ont du mal à réunir et à maintenir dans la confiance.

Telle est la situation des catholiques suivant les statistiques, ou, si j'ose dire, au point de vue statique. Au point de vue dynamique, il en va autrement, et c'est à ce point de vue que nous considérerons la *troisième étape* du catholicisme en Estonie.

Depuis la guerre, on constate une certaine désaffection du peuple à l'égard du luthéranisme, et cette désaffection s'accroît de jour en jour : c'était la religion allemande. Les Allemands ont perdu leur influence dans le pays et dans beaucoup de domaines, religieux, littéraire, politique, l'Estonien actuel désire s'affranchir décidément de l'esprit d'autrefois, qui lui était étranger. De plus, le luthéranisme était la religion des seigneurs baltes; ceux-ci, dépossédés, ont perdu leurs moyens d'action sur le peuple, leur longue domination laisse au cœur des paysans maints souvenirs amers, et la religion qu'ils soutenaient en pâtit. Ils le sentent : le pasteur, disent-ils, était

l'aide du seigneur, celui qui bénissait, au nom de la religion, toutes ses duretés et exigences. Elles étaient grandes, paraît-il. Plusieurs des ministres actuels du gouvernement estonien n'ont pas oublié que leurs grands-pères, simples paysans, furent battus de verges et traités comme des serfs par les seigneurs. Les pasteurs en avaient pris leur lot d'arrogance, et le peuple se courbait devant ces pasteurs au ton dédaigneux plus qu'il ne les aimait. L'exode vers les sectes est une preuve de ce mécontentement : un jeune luthérien, récemment converti au catholicisme, reconnaît qu'il avait conçu un dégoût profond pour les études de théologie luthérienne, en voyant la désaffection croissante du peuple pour ses pasteurs. Peut-on espérer qu'une sérieuse rénovation religieuse sortira du jeune clergé luthérien, lorsqu'on constate qu'à l'université de Tartu, presque tous les étudiants de théologie luthérienne, futurs pasteurs, sont ouvertement athées...

A côté du luthéranisme gardant à peine ses positions, l'orthodoxie. Je laisse de côté les 70.000 orthodoxes russes, pour ne parler ici que des orthodoxes estoniens, descendants de paysans qui, au milieu du siècle dernier, poussés par la faim après des années de récolte mauvaise, stimulés par l'espoir d'échapper à la servitude des seigneurs baltes et impressionnés par la beauté des cérémonies orthodoxes, passèrent à la foi « du Tsar », comme ils disaient, avec l'espoir de recevoir des terres.

Ils comptent maintenant à peu près 130.000 fidèles, constituent une église autonome, l'Église orthodoxe d'Estonie. Après la guerre, après la disparition du tsar et du pouvoir russe, ils sont restés, en général, fidèles à l'orthodoxie. Mais, séparés de ce qui fut leur église-mère, de Moscou, rattachés par un lien ténu à Constantinople, ils sentent leur isolement et la fragilité de leur église. Travaillés sans cesse par des troubles intérieurs à cause des Russes qui reconnaissent difficilement l'autorité du métropolite estonien, toujours menacés à l'extérieur par la puissante église luthérienne, presque église d'état en Estonie, certains de ces orthodoxes envisagèrent, il y a une dizaine d'années, la possibilité d'union avec l'Église catholique. Le métropolite s'est dit favorable à cette idée; des prêtres, en grand nombre, n'ont pas caché leur sympathie, tel ce prêtre Laar, mort en 1932, qui se fit, à Tartu, le propagandiste ardent de l'idée d'union. Le peuple estonien n'y est pas opposé, tout en restant encore très indifférent : il n'a rien du fanatisme qu'on observe chez certains de ses voisins et coreligionnaires russes.

Sous quelque forme peut s'envisager cette réunion ou ce passage au catholicisme ? Nous parlons des Estoniens *orthodoxes*, et non des luthériens car, lorsqu'il s'agit de ceux-ci, on ne peut envisager que le cas de conversions individuelles, et pour la presque totalité, au rite latin.

Les Estoniens orthodoxes ont adopté le rite oriental, byzantin, qu'ils ont traduit du grec en langue estonienne. Ils ont des églises où se reconnaît le style russe, font les mêmes cérémonies, ont adopté la plupart du temps la musique d'église russe. Mais, à certaines particularités, se reconnaît leur caractère moins oriental, plus tourné vers la culture occidentale : on trouve aussi chez eux, — et qui pourrait s'en étonner ? — des réminiscences de leur passé luthérien : grande aussi est l'influence du milieu, de leurs compatriotes luthériens dont la culture religieuse est nettement occidentale. Par exemple, on voit moins d'icones dans leurs églises; leurs services sont moins longs, et même à ces services moins longs ces Estoniens ont introduit des bancs pour s'asseoir, ce qui, aux yeux d'un vrai orthodoxe, ne convient pas. Ces tendances mettent parfois en difficulté certains prêtres orthodoxes, dont les ouailles sont en partie estoniennes, et en partie russes. Je rencontrais un jour le fils d'un prêtre orthodoxe, martyrisé par les Bolcheviks à Tartu en 1919, prêtre lui-même, estonien, mais qui, vivant de l'esprit du monastère russe de Petchori, où il se rend souvent, aime le russe, et a dans sa paroissse 50 % d'Estoniens, et 50 % de Russes. Il n'a pas de bancs dans son église. La partie russe, et sa vive conscience des traditions orientales ascétiques, l'exige. Mais ses paysans estoniens, qui viennent de loin, — au moins une heure de marche — quelques-uns âgés, demandent à s'asseoir à l'office du dimanche qui dure bien deux heures. Mais le pope tient bon; les paysans récriminent. Alors il trouve cet arrangement : « Mes amis, si vous êtes fatigués, venez une heure plus tôt, vous vous reposerez à la cure, où je vous donnerai des sièges pour vous asseoir, et, ensuite, refaits, vous viendrez à l'église, et resterez dignement, debout... Je mettrai seulement deux bancs le long du mur, pour les vieillards et les infirmes. »

Ils aiment l'Occident : au lieu de longues Ekténies, ils ont introduit des cantiques pendant la messe, en langue vulgaire (la messe se dit d'ailleurs aussi en langue vulgaire) : innovation aimée du peuple estonien, qui aime à chanter ensemble à l'église ; mais

cette innovation est mal vue des Russes, qui trouvent que ces églises et offices estoniens n'ont plus rien d'orthodoxe.

D'aucuns se tournent donc vers le catholicisme, comme étant plus occidental, et répondant mieux à leurs besoins. Plus occidental, ils le disent partout, et c'est seulement comme porteur de culture occidentale qu'ils comprennent le catholicisme; mais alors, se dit-on, que devient leur rite, essentiellement oriental, dans cet occidentalisme qu'ils recherchent; s'ils s'unissent au catholicisme, ne feront-ils pas comme les Uniates, introduisant toujours des « latinismes », et nous aurons, une fois de plus, un rite uniate, un rite oriental dénaturé, incapable d'exprimer une culture authentique, hybride. C'est l'objection qu'on se fait dès l'abord; cependant, à voir combien les paysans orthodoxes estoniens, en ces dernières années, sont restés fidèlement attachés à leur église, on pense qu'ils pourront surmonter honorablement cette difficulté, d'autant plus que, fermement attachés à une langue d'église qu'ils comprennent, ils accepteraient difficilement un passage au rite latin.

Que cherchent-ils dans le catholicisme? Je parle ici surtout des prêtres ; car dans la masse du peuple, les désirs d'union sont confus ou inexistants. Donc le clergé, et aussi certains laïcs haut placés dans la direction intellectuelle du pays, cherchent dans le catholicisme l'ordre, la discipline. Ils ont sous les yeux l'émiettement des églises orthodoxes, les conflits qui s'y élèvent à chaque instant, soit entre paroisses et curés, lorsqu'il s'agit d'élire ces derniers — car les curés sont choisis par libre vote des paroissiens eux-mêmes, — soit surtout entre la partie russe et l'estonienne. En ces deux dernières années, par exemple, journaux russes et estoniens ont été *remplis de polémiques ardentes à propos du conflit entre le* métropolite Alexandre, estonien, et l'évêque russe Johan, nommé par Alexandre à Narva, et qui a jusqu'ici refusé de s'y rendre, sous prétexte que les saints canons interdisent à l'évêque Alexandre, qui n'est pas moine, d'imposer des ordres, à lui Johan, moine. Discussions des journalistes russes sur les dits canons, que, disent-ils, le métropolite ignore, et qu'ils prétendent lui apprendre. L'évêque Johan est parti pour Constantinople porter sa cause devant le patriarche, qui semble bien avoir donné raison au métropolite.

Certains voient aussi dans l'union au catholicisme un moyen de procurer une instruction solide aux futurs prêtres estoniens ;

jusqu'ici les séminaristes orthodoxes étudiaient à l'Université de Tartu, où presque tout l'enseignement est donné par des professeurs luthériens ; ils n'avaient qu'un professeur orthodoxe pour quelques cours de théologie ; ce n'est que l'an dernier qu'on se décida à fonder un séminaire au monastère de Petchori. Mais, là encore, on ne dispose pas, en fait de professeurs et de livres, des ressources indispensables à un enseignement sérieux de la théologie. Au contraire, disent ces prêtres estoniens, unis au catholicisme, nous aurons accès aux grandes Universités catholiques, en Allemagne, à Rome, en Belgique, et le monde catholique, qui est cosmopolite, ne nous imposera pas une culture étrangère au nom de sa religion. Tels sont les désirs d'union formulés par la majorité des prêtres orthodoxes estoniens.

Ce mouvement aboutira-t-il ?

Il y a sans doute des difficultés canoniques, comme l'élection des prêtres de paroisse, ou morales comme le divorce admis couramment dans l'Église orientale... D'autre part, depuis quelques années, le métropolite semble se rapprocher des anglicans, qui ne lui imposent pas un programme aussi précis que les catholiques.

La réelle difficulté est que, dans toutes les questions religieuses débattues en ces pays, le choix est décidé par des raisons purement nationales ou politiques; la religion n'est pas traitée comme un objet religieux. Rarement on se posera la question : où est la vérité ? En quelle religion se trouve le véritable aliment, le véritable intérêt des âmes ? Non, et il semble que la plupart de ces fidèles n'en aient guère l'idée.

Une seule chose entre en question : le germanisme nous déplaît : donc pas de luthéranisme; le russisme aussi, donc pas d'orthodoxie. Des raisons politiques, mais pas de raisons religieuses...

Mais le catholicisme ? Il nous plaît parce que cosmopolite, et donc ouvert à notre petite nationalité il ne l'éteindra pas. Mais si l'on objecte que, les preuves de l'histoire en mains, les peuples du Nord, Norvège, Suède, Finlande, sont restés depuis longtemps rebelles au catholicisme, cet argument de race les éblouit, et, n'ayant pas d'idée autonome de la religion, ils ne comprennent pas que, si la race a son mot à dire en religion, c'est sur sa forme, son expression culturelle, mais non sur la croyance aux dogmes fondamentaux.

Enfin, ils n'envisagent cette union à l'Église catholique que

comme un passage en bloc; ils ne veulent pas de guerre entre eux : ou tous ou personne. Le métropolite serait passé peu à peu, en ces toutes dernières années, à une attitude plus refroidie à l'égard de l'union, parce qu'il constate qu'une partie de son clergé, la partie russe, sera toujours hostile à l'union. Il pense au contraire qu'une union avec Canterbury réunirait tous les suffrages : tendances anglophiles du gouvernement, amitiés des anglicans avec les orthodoxes, soutien pécuniaire assuré, et, au fond, liberté laissée de reconnaitre tout ce qu'on veut.

Car ce qui coûte, c'est ce qu'un de ces prêtres me disait très sincèrement : « Si nous passons à l'union avec Rome, nous serons obligés de nous déjuger, et nous perdrons la face devant nos paroissiens : pendant des années éduqués par les Russes, nous avons dit que la vraie Église était à l'Orient, et que l'Occident avec le pape de Rome avait suivi une voie fausse; et maintenant il faudra dire le contraire. C'est humiliant... »

Ce n'est que trop vrai; l'union des Églises est une œuvre purement spirituelle, c'est la primauté donnée à la foi, à l'obéissance, à l'humilité, qui se repent de l'orgueil passé, d'un orgueil séculaire; ces valeurs spirituelles, foi, obéissance, humilité, sont difficilement le partage d'un corps séparé de cette vraie Église qui garde seule les promesses d'assistance du Christ; elles n'existent à l'état fort que dans des âmes d'élite. Et c'est ce qui rend le problème d'union des Églises si difficile à résoudre. Alors qu'il concerne directement les hiérarchies constituées, il demande des qualités intérieures, il fait appel à des motifs surnaturels que ces groupes n'ont pas l'habitude d'invoquer dans leurs décisions courantes.

Narva (Estonie). C. BOURGEOIS, S. I.